

Vous rentrez ce soir là abattu, le cœur serré par d'insignifiants propos qu'elle vous avait tenus distraitemment sans s'imaginer un seul instant vous toucher. Votre collègue avait évoqué au détour de la conversation les pauses que vous preniez ensemble quotidiennement comme elle aurait pu narrer un samedi après-midi au supermarché. Elle n'y avait pas mis davantage d'affect. Aucune inflexion de voix n'avait trahit d'enthousiasme ou d'émoi particulier. Le ton était resté froid et neutre lorsqu'elle s'était remémoré vos échanges que vous croyiez complices et auxquels vous aviez pris tant de plaisir. Elle avait par sa légèreté effacée d'un trait la magie des moments partagés que vous attendiez avec impatience entre deux réunions, dont vous vous faisiez fête, et qui n'avaient pour vous d'autre objet que de vous trouver seul à seul avec elle.

Vous vous découragez en songeant que peut-être elle ne vous consacrait du temps que pour tromper son ennui, et sans doute, pensiez vous, aurait elle accepté des pauses en tête-à-tête de n'importe quel autre collègue obscur du moment qu'il lui aurait offert l'occasion de se lever de sa chaise et d'abandonner pour quelques minutes son travail pour lequel elle avait perdu tout intérêt.

Comment aurait elle pu s'imaginer vous blesser? Votre sensibilité à son égard était si excessive, si déraisonnable, qu'elle ne pouvait en soupçonner l'ampleur. Constamment submergé par d'incessantes vagues d'émotions nées spontanément sur le terrain fertile de votre cerveau amoureux, vous parveniez dans le même temps à n'en rien laisser paraître, ou si peu, si bien que vous continuiez d'incarner à ses yeux comme à ceux de tous le calme, la sérénité et la maîtrise de soi.

Elle ne pouvait simplement pas deviner l'agitation désordonnée de vos pensées que vous vous attachiez à recouvrir d'un masque pudique d'impassibilité, tombé aussitôt une fois seul avec vous-même. Alors, et seulement alors, vous libériez le flot de votre désespoir jusqu'à le laisser vous envahir entièrement, soulagé de ne plus devoir lutter, enfin en phase avec vous-même sans plus de rôle à tenir, jusqu'à ce qu'il vous accapare entièrement, vous vautrant dans le confort de l'abandon, vous livrant à vos insatisfactions et les laissant vous gouverner à leur guise, pour qu'enfin, pris de tournis et vous lassant de la mélancolie qui vous avait gagné, vous décidiez de vous reprendre, de sorte que le lendemain vous seriez de nouveau prêt à affronter votre existence, et surtout à l'affronter elle, auprès de qui vous viviez toutes choses si intensément, comme démultipliées, et qui ne pouvaient plus revêtir de caractère anodin, chaque nouvelle rencontre vous semblant chargée d'un sens lourd à déchiffrer, comme si elle allait enfin dénouer votre relation, l'éclaircir, lui donner une nouvelle direction et l'y fixer durablement, alors même que la plupart du temps il ne se passait rien, rien que ne valait la peine d'être relevé, car rien n'était alors changé entre vous puisqu'elle ne voulait pas de vous et qu'il n'y avait rien d'autre à ajouter.

Vous désespériez de vous-même. Comment pouviez vous vous montrer à ce point fragile et laisser événements les plus futiles vous affecter aussi durement, sombrant dans des abîmes de tristesse d'un talon retourné ou vous enivrant d'un sourire? Et cela sans ignorer que son intimité vous serait pour toujours interdite...

Que vous avait elle dit ce soir que vous ne sachiez déjà? Fallait il que vous ayez encore quelques espoirs? Votre lucidité se révélait impuissante à réduire votre accablement. Vous vous reprochiez votre état misérable, que rien ne pouvait justifier tant elle avait été claire avec vous à maintes reprises, mettant rapidement un terme aux situations trop ambiguës et ignorant vos timides perches lancées en de rares occasions.

Jamais elle ne modifiait sa ligne de conduite. Trop peu de désirs la liaient à vous. Elle se comportait avec une constance remarquable : Amicale et taquine d'un côté, mais marquant la distance de l'autre dès que nécessaire. Elle reculait ainsi d'un pas lorsque votre proximité physique vous émouvait de manière trop visible et détournait les yeux lorsque les vôtres s'attardaient un peu trop.

Il ne fallait pas chercher plus loin l'origine de la confusion de vos sens. Elle se montrait trop sympathique et trop charmante pour ne pas vous attendrir, et en même temps se protégeait de toute prétention possible de votre part, si bien que vous vous enfonciez toujours plus loin dans cette impasse sans jamais rebrousser chemin. La route était trop belle pour s'en détourner. Vos tentatives maladroites et peu affirmées pour la guider ailleurs avaient lamentablement échouées. Il fallait vous résoudre. Mais vous le saviez, vous n'y pouviez rien, vos sentiments exigeaient de vous ce que vous ne pouviez obtenir. Vous étiez condamné à subir leur perpétuelle tyrannie, souffrant de revenir bredouille encore et encore, refoulé toujours de votre foyer et intimé de n'y revenir qu'une fois la besace pleine, comme mu par une force extérieure à vous-même vous dictant votre comportement, quand bien même tout ne se passait que de vous-même à vous-même, dans une sorte monologue infernal, et c'était pleinement conscient de l'inutilité de l'action, dont vous connaissiez d'avance l'issue, que vous repreniez votre bâton de Pellerin en direction d'une cité paradisiaque et légendaire que quoiqu'il arrive vous ne sauriez atteindre.

Vous vous en vouliez, oh oui ! Subir ainsi sa propre vie... Vous n'aviez plus prise, vos mains glissaient sur les événements qui ne se laissaient pas saisir. Vous retourniez en enfance. Même dépendance, même impuissance. Les manifestations révoltées de votre volonté se brisaient sur cette force en tout point supérieure. Combien de fois en aviez vous eu assez ? Combien de fois aviez vous voulu l'oublier ? Et pourtant, vous voilà à l'exact endroit où vous vous trouviez il y a de cela bien longtemps, si longtemps que vous ne vouliez plus vous en souvenir tant vous en éprouviez de la honte.

Vous réalisiez pleinement combien vos humeurs voguaient au gré des siennes. Vous ne décidiez plus de vos joies ni de vos peines, puisque c'est elle qui tenait la barre, sans le savoir, sans conscience de détenir ce pouvoir exorbitant sur vous, tirant tantôt à droite, poussant tantôt à gauche, de la façon la plus irraisonnée qui soit, sans cap, sans but, et vous saviez qu'il n'y avait d'autres fins que de tourner en rond pour revenir sans cesse au même point. Vous n'étiez plus vous-même, voilà, c'est ça ... et depuis quand déjà ? Vous ne vous apparteniez plus. Vous n'étiez plus qu'une ombre pale et pathétique de celle que vous aimiez et qui vous négligeait. Mais pourquoi donc ? Vous voudriez accéder de nouveau à la légèreté de vivre, que vous aviez connue pourtant, mais celle-ci ne semblait plus appartenir qu'à un lointain passé, perdue dans les brumes de votre mémoire. Vous enviez la vie facile et heureuse que tous autour de vous semblaient mener. Vous ne compreniez pas ce qu'il vous arrivait, pourquoi cela vous arrivait. Qu'aviez-vous donc ? Etait-ce possible ? Quand alliez vous vous réveiller, vous ressaisir ? Comment d'un jour à l'autre nous offrions nous entièrement à quelqu'un qui ne désirait pas même vous posséder ? Et pourtant, qu'elle l'eut voulu ou non, elle vous possédait, tel un objet de peu de valeur, auquel on ne prête qu'une attention distraite, que l'on oublie facilement dans un coin, auquel on ne prend pas soin, et dont on se débarrasserait volontiers sans qu'il ne vous manque, tant il vous est plus encombrant qu'utile. Mais le mirage était trop beau, et vous aviez trop soif. L'illusion instillait l'espérance qui vous donnait la force de poursuivre votre chemin vers lui, bien que jamais l'image ne se rapprochât de vous.

Vous sentiez le piège fermement resserré sur vous. A quoi donc ressemblait votre vie ?

Invraisemblable ... Il n'y avait plus qu'elle. Le reste semblait dans l'insignifiance. Trente secondes de sa compagnie effaçaient tout autre événement de la journée. Elle régnait en maître absolu sur vous d'un geste, d'une parole, d'un regard, d'un sourire, tout en se détournant de vous ensuite, oublieuse même de vous avoir rencontré. Elle vous façonnait d'une pichenette quand toute votre énergie ne l'effleurait qu'à peine, et les traces que vous auriez pu laisser en elle s'effaçaient si vite et si parfaitement que c'était quasiment vierge de toute influence de votre part qu'elle menait sa vie. Votre parfaite conscience du non-sens de votre monomanie n'en accentuait que davantage la frustration. Ce que vous désirez était chimérique et vous le saviez. Ce que vous désirez était hors d'atteinte et vous le saviez. Ce désir obsédant, omniprésent, qui ne se laissait pas oublier, qui ne s'effaçait devant rien, pas même la pression de votre travail, pas même vos soirées entre amis, structurait votre existence en profondeur. Pas une heure sans une pensée pour elle, en tout lieu et toutes circonstances. Tout votre être était tendu par cette quête que vous saviez perdue d'avance sans que vous ne l'abandonniez. La défaite permanente était devenue votre quotidien depuis trop longtemps et vous ne voyiez pas venir le moment où vous rendriez les armes. Vous souhaitiez cette victoire impossible, et l'espoir ténu d'un miracle, comme si la réalité des choses pouvait un jour céder le pas sur le rêve, vous faisait refuser l'armistice, quitte à perdre chaque jour un peu plus, et constater tristement chaque soir l'étendu des nouveaux ravages.

Le sentiment vous gagnait ce soir que votre existence se construisait sur du rien. Le néant semblait la caractériser. Le fantasme seul donnait sens à votre vie. La réalité ne comptait plus. Et le contraste vous saisissait à chaque fois que vous confrontiez l'intensité émotionnelle avec laquelle vous viviez cette relation, et sa réalité concrète, son existence réelle, qui ce soir là, vous apparaissait si vide, si petite, si étriquée, si proche du rien. Tout ne se passait que dans votre cerveau. Vous vous imaginez une vie, et en plus, vous vous l'imaginez souffreteuse. Votre existence se réduisait désormais à une longue hallucination. Ce sentiment vous oppressait, et vous en recherchiez les causes originelles. Une lutte psychologique constante pour vous maintenir à flot mobilisait l'essentielle de votre énergie depuis si longtemps et vous épuisait nerveusement. Elle vous vidait, dans tous les sens du terme. Vous perdiez du poids, vous souffriez parfois de nausée le matin en vous préparant à la rencontrer. Pourquoi donc ne pas avoir renoncé à elle quand il vous était apparu clairement qu'elle n'entamerait aucune de relation concrète avec vous ?

Vous sentiez sans l'accepter que ces émotions, même le plus souvent noires et morbides, étaient devenues votre drogue. Elles vous animaient et emplissaient tout votre être. Elles vous faisaient sentir vivant, intensément vivant, quand bien même la fenêtre de votre salon vous tendait les bras et vous invitait au grand saut. Vous ne pouviez plus vous passer de cette adrénaline et de cette quête de l'inaccessible. Le voyage portait en lui-même sa raison d'être et la destination ne comptait pas, si ce n'est comme justification de l'aventure, mais vous refusiez de le comprendre. Vous faisiez festin des miettes qu'elle vous donnait et vous vous créiez avec toute une existence artificielle. Une main posée sur votre bras d'un regard appuyé et votre cœur s'embrasait. Vous saviez que le sourire ne quitterait plus vos lèvres de la journée. Ces moments volés, fugaces, fugitifs, vous emplissaient de joie et de bonheur et vous n'y renonceriez pas pour la platitude d'une existence sans elle, hors de votre esprit. Pour ces moments là, vous acceptiez toutes les frustrations et les sombres soirées succédant à des journées sans attentions particulières de sa part, ou marquées de petites vexations raisonnant chez vous comme la preuve d'une absence d'amour. Ces vexations, ces déceptions, vous saviez qu'elles se renouvelleraient inmanquablement puisque vous ne cessiez pas de la fréquenter, poursuivant ce

rêve d'un futur fantasmé où elle s'abandonnerait enfin à vous, laissant son corps tomber entre vos bras, le regard brillant de désir. Chaque jour, c'était animé d'une volonté de conquête que vous vous leviez, vous demandant quand votre chemin croiserait le sien, rassemblant toute votre volonté pour donner le meilleur de vous. Et pourtant, vous saviez qu'au mieux elle ne réagirait que par des marques de sympathie, des gages d'amitié, quelques rires, mais aussi, il vous semblait que tout n'était pas si net dans son esprit, qu'une attirance semblait parfois se manifester, et alors vous saviez que l'espoir se raviverait, que quelques jours de vif bonheur pourraient en suivre, mais que la chute n'en serait que plus brutale. Vous aviez expérimenté avec elle tant de fois ces cycles que vous les anticipiez désormais, que vous pouviez prédire à quelques jours la suite des événements, quel serait votre état émotionnel à venir, un peu à la manière d'un météorologue notant ses prévisions d'un niveau de confiance.

Pour vous rassurer, vous mesuriez aussi la puissance réformatrice de cet amour violent. Comme si vous aviez atteint les limites de votre personne, et que face aux insatisfactions bien enfouies et remontées en bloc à la surface sous les coups de ses clins d'œil, coups de coude, et sourires complices, il vous fallait tirer un trait et vous réinventer. Car non, vous ne pouviez plus vous satisfaire de vous-même, cette femme vous avait fait rêver, ouvert des horizons, sentir qu'un autre bonheur était possible, elle vous avait redonné le goût du désir et l'appétit de vivre, elle vous avait laissé deviner tout ce que ne voyiez pas, engoncé dans votre étroitesse d'esprit, elle avait forcé les verrous de votre cerveau par sa sympathie, et soudain le ciel bleu vous était apparu au loin, l'envie de sortir respirer un peu d'air frais vous avait envahi, mais pour l'instant l'aventure vous malmenait, vous n'y étiez pas préparé, et c'était presque nu et ignorant que vous vous étiez lancé à l'assaut contre bien plus fort que vous.

Il vous plaisait de penser que parfois, sur les terrains ravagés par la guerre, renaissaient de leur cendres cités plus belles encore, et il vous arrivait alors de vous en remettre à votre instinct, de refuser sciemment d'écouter votre raison vous intimant l'ordre de vous protéger et de vous éloigner d'elle, en considérant que cette force indestructible qui vous poussait vers elle possédait sa propre vérité simplement inaccessible à votre conscience, et que de cette lutte que le temps finirait bien par achever vous pourriez en récolter des fruits inattendus, bien que sûrement pas la pomme défendue. Mais pour l'instant, les seuls fruits récoltés étaient le manque. Elle vous manquait atrocement, et à chaque fois que vous vous quittiez, vous évaluiez mentalement le temps qui vous séparait de votre prochaine rencontre. Lorsque la frustration était trop vive, et que vous ne pouviez dégager vos pensées d'elle, vous aviez une méthode bien à vous consistant à appuyer sur la plaie ouverte pour en accentuer la douleur au maximum et éprouver ainsi votre résistance, ceci dans le but de retrouver le calme une fois le paroxysme dépassé, soulagé par le déclin de votre souffrance morale. Vous consultiez l'heure, vous essayiez de deviner l'activité qui pouvait bien l'occuper à cet instant, et vous l'imaginiez le plus généralement dans les bras de son homme, vous vous demandiez alors avec quelle fréquence ils avaient des rapports et quelles étaient leurs pratiques sexuelles, puis preniez le parti du pire, désireux fous l'un de l'autre et s'abandonnant chaque soir avec avidité, elle se livrant entièrement et sans retenue, lui pressé de la posséder animé par un désir non contenu, vous vous demandiez comment sonnaient les petits cris qu'elle poussait nécessairement, entièrement décomplexée et libérée, vous remémorant les exclamations de surprise que vous aviez déjà entendu de sa part, faisant le vide dans votre cerveau jusqu'à entendre très distinctement sa voix, puis la transposant en situation, vous la représentant allongée et pénétrée, essayant de vous figurer son

visage alors que le plaisir montait, ses yeux ne se détachant pas de son partenaire, vous vous fixiez cette image, et vous pensiez que le lendemain, lorsque vous la verriez et qu'elle vous parlerait du restaurant où par exemple ils auraient pu dîner, elle négligerait d'évoquer la nuit qu'ils avaient ensuite passée ensemble, et que si elle vous parlait à cet instant si rayonnante et si gaie, ce n'était pas la satisfaction de vous retrouver qui en était la cause, mais la manifestation de la plénitude de sa vie actuelle dans laquelle vous n'aviez aucun rôle. Puis vous pensiez à vous-même, éperdu d'amour, guettant chaque jour les instants où elle passerait dans votre bureau vous saluer, avant de vous laisser face à vous-même et à votre manque, et que pendant que vous souffriez pour elle, son esprit vaquerait à toute autre chose, se préoccupant de sa vie à laquelle vous n'apparteniez en aucune façon.

Ces pensées par lesquelles vous vous torturiez consciemment avaient le mérite de ravalier vos espoirs et de vous remettre à votre juste place, si bien qu'au bout d'un jour ou deux, le manque et la frustration déclinaient, votre besoin d'elle se faisait moins pressant, et vous aviez l'impression illusoire d'enfin commencer le détachement salutaire que vous appeliez de vos vœux. Toutefois, l'expérience vous avait enseigné que ces répités ne seraient guère durables, car viendrait le moment où elle se montrerait particulièrement attentive à vous, où des échanges complices se produiraient, et où votre amour serait rallumé comme un feu sur des braises encore incandescentes.

Ce soir là était un mauvais soir succédant à de très belles journées. Vous l'invitiez depuis quelques temps à se détendre avec vous autour d'un café, le plus souvent en milieu d'après-midi, et l'entrain avec lequel elle acceptait avait pour vous le goût du miel. Ces pauses de dix minutes représentaient tout un cérémonial. Vous vous assuriez de sa présence en consultant au préalable son agenda électronique afin d'éviter de la manquer. Votre concentration au travail déclinait lentement au fur et à mesure que le moment où vous aviez décidé d'aller la retrouver approchait. Vous vous préoccupiez par avance des sujets de conversation possibles afin de vous prémunir de tout risque de gêne. Vous vous mettiez en condition en sortant fumer une cigarette pour vous dégager l'esprit de tout souci d'ordre professionnel. Puis, une fois décidé et convaincu d'être enfin prêt, vous vous dirigiez vers son bureau, ouvriez sa porte, et d'un coup d'œil évaluiez la situation : était-elle occupée, d'autres collègues étaient-ils présents, quelle avait été sa réaction, avait-elle tourné la tête vers vous et un sourire s'était-il dessiné, ou bien continuait-elle de taper frénétiquement sur son clavier feignant ne pas avoir entendu que quelqu'un était entré ? Elle avait maintenant pris l'habitude de vos visites à heures plus ou moins fixes, et se levait parfois instantanément sans même que vous n'ayez encore prononcé un mot. Elle semblait aimer partager ces instants avec vous. Parfois, il vous paraissait même qu'elle attendait votre venue. Elle vous accueillait le plus souvent très chaleureusement. Une fois votre entrée faite, et même si parfois votre voix tremblait lorsque vous lui demandiez si elle était disponible pour un café, et que toute votre attitude trahissait l'appréhension et le manque de confiance, elle engageait immédiatement une conversation avec vous, ignorant vos faiblesses et ne vous les faisant pas remarquer, expliquant par exemple ce sur quoi elle travaillait à l'instant, et vous mettant à l'aise sur le champ, toute peur évanouie, et enfin libre et heureux de profiter d'elle, de sa présence, remarquant tout de suite sa tenue, la trouvant belle inmanquablement, devinant au soin de sa présentation et à l'attention accordée à sa coiffure si elle avait été prise par le temps ou non ce matin là, et vous teniez là, avec ces dix minutes à venir, le bonheur que vous recherchiez, la récompense de toutes vos turpitudes, assuré du plaisir incommensurable que vous alliez ressentir avec elle. Le soir, en repensant à son accueil, vous vous diriez que tout n'était pas perdu. Vous ne

pouviez décemment pas être réduit au statut de collègue collant et pesant dont on ne supporte la présence que par obligation professionnelle, ce qui constituait votre plus grande crainte, et si elle n'avait pas de désir pour vous, au moins appréciait elle votre compagnie, et sans doute, pourquoi pas, un léger goût pour le flirt l'animait elle et lui faisait accepter ces propositions répétées et désormais instituées en rite. Vous aviez ainsi obtenu d'elle de nombreux tête-à-tête durant lesquels sa joie de vivre et sa séduction éclataient, alors qu'elle accompagnait ses récits de tout son corps, animée d'une énergie qui faisait votre fascination, et vous laissant aller au spectacle de cette fille que vous aimiez tant et qui vous parlait à vous et rien qu'à vous, dont chaque geste, chaque mouvement, vous émouvaient, alors qu'elle ne semblait pas consciente du monde environnant, et vous vous étiez grisé de l'impression de l'avoir pour vous seul, de capter toute son attention et tout son intérêt, et cette impression là vous avait transporté dans les stratosphères du bonheur. A tel point que vous vous étiez oublié vous-même, intervenant de moins en moins dans la discussion, jusqu'à la laisser occuper tout le terrain, pour le plaisir de vous abandonner à sa contemplation et laisser l'admiration vous gagner sans limites, vous emplir, le fait qu'elle reste là avec vous et s'adresse à vous suffisant à vous faire croire que ce spectacle vous était destiné et n'avait d'autre objet que de vous être prodigué. Votre amour pour elle était à son comble, mais vous n'aviez pas agi, vous la laissiez conduire là où elle voulait aller. La maîtrise de l'échange lui revenait sans partage. Ce n'était qu'une fois la pause terminée, chacun retournant à son travail, que vous aviez ressenti le vide, le manque, réalisé que vous n'étiez guère plus avancé, que sans doute même vous aviez gâché quelques possibilités si toutefois elles existaient, et qu'elle n'avait pu que constater votre propre passivité. Le plaisir du moment allait toutefois planer sur vous tout au long de la journée, encore bouleversé des émotions ressenties, et heureux de mesurer toute son affection pour vous.

Une remarque de sa part allait pourtant ce soir réduire ces souvenirs à néant. Un collègue, pour fêter son anniversaire, vous avait proposé à vous ainsi qu'à elle de se retrouver à la terrasse d'un café situé non loin des locaux de votre entreprise où vos travailliez tous deux. Vous vous étiez donné rendez-vous à 19h00 dans le hall d'entrée face à l'accueil. Lorsque l'ascenseur avait ouvert ses portes et que vous en étiez sorti, vous l'aviez immédiatement remarquée parmi les nombreuses personnes présentes, réunies en petits groupes divers. Elle se tenait un peu à l'écart, bien droite, les bras croisés, et paraissait pensive. Au moment où elle avait tourné la tête en direction de l'ascenseur, son regard tombant sur vous, un grand sourire l'avait soudainement illuminée. Vous aimiez sa chaleur naturelle et sa joie de vivre qui vous mettaient immédiatement à l'aise et renforçaient votre plaisir à se trouver en sa compagnie. Elle faisait contrepoids à vos penchants dépressifs et apathiques. Vous vous ressourciez à son contact, puisant chez elle l'énergie qui vous manquait souvent. Elle vous bousculait gentiment, vous taquinait, savait transformer vos petits traquas quotidiens en sujets de plaisanterie. Elle vous rendait gai et léger en sa présence, mais en aggravant votre amour et votre dépendance, elle aiguisait aussi vos souffrances toutes prêtes à sombrer sur vous une fois seul, si bien que votre vie ne s'apparentait plus qu'à d'interminables montagnes russes, heureux puis malheureux, malheureux puis heureux, jamais serein, reposé, calme, et c'était presque toujours en proie avec vos émotions que vous deviez composer, apprenant autant que possible à gérer les trivialités quotidiennes dans cet état d'esprit permanent, et alors que vous aviez totalement perdu pied lorsque vos sentiments avaient éclos, vous aviez l'impression aujourd'hui de remonter la pente sans que pour autant votre passion n'ait reculé d'un iota malgré la lutte acharnée de votre volonté toujours défaite. Quoiqu'il en soit, ce sourire qui était vite apparu sur ses lèvres vous avait enchanté. Votre désir de la voir s'en était trouvé décuplé et vous ne ressentiez plus aucune appréhension.

Enfin ! Vous alliez lui parler, sentir sa présence à vos côtés, et jouir de ses petites marques d'affection et de son humour cynique et décalé dont elle vous ferait bénéficier à l'insu des autres, vous faisant sentir d'autant plus proche d'elle qu'elle marquait ainsi la distance entre vous et eux par ses propos sans empathie.

Vous vous étiez dirigé vers elle et son accueil vous avait ravi. Elle vous avait salué pleine d'entrain. Elle s'était approché de vous alors que vous ne l'aviez pas encore tout-à-fait rejointe jusqu'à réduire l'espace qui vous séparait de manière suffisante pour qu'une impression d'intimité vous gagne. Elle vous souriait, laissant apparaître de jolies pommettes saillantes parsemées de discrètes taches de rousseur, et se pencha légèrement vers vous avant de se reprendre d'un infime mouvement de recul. Était-ce dû à la gêne causée par l'impression d'intimité qu'elle avait pu aussi ressentir, ou bien à son souci constant de maintenir la distance à l'exact endroit qu'elle jugeait approprié ? Elle ne devait pas réfléchir comme vous le faisiez, plutôt se laisser guider par son instinct. Vous aviez eu envie de lui faire la bise, comme il aurait été si naturel et si peu ambiguë en pareilles circonstances, mais les habitudes n'avaient pas été prises, la pression que vous vous mettiez à établir des contacts physiques vous paralysait et compliquait toutes choses si simples en temps ordinaire, si bien que votre irrésolution avait laissé filer les quelques secondes où cela aurait été possible, et après une hésitation mutuelle imperceptible, vous aviez simplement engagé la conversation. Vous aviez donc pu discuter avec elle de façon privilégiée en patientant le temps que votre collègue dont on allait fêter l'anniversaire se présente. Vous n'aviez pas eu à produire d'efforts particuliers pour établir un bon contact, elle l'avait fait en commentant une altercation en réunion en se vantant d'avoir remise à sa place une collègue qu'elle ne pouvait supporter, parce que dispersée, brouillonne, sur qui on ne pouvait compter, mais qui, ce qu'elle omettait systématiquement de signaler, était également dotée de grandes capacités d'analyse et d'une grande force de travail qui lui conféraient une reconnaissance et un statut enviables dans l'entreprise. Elle se trouvait dans l'obligation de travailler régulièrement avec elle et leurs rapports étaient tendus par des personnalités opposées, elle rigoureuse à l'extrême, organisée, pointilleuse, grande communicante, mais sans génie et parfois limitée dans ses vues. Humainement toutefois, elle prenait l'ascendant et trouvait les ressorts pour la dominer en réunion, ce qui lui conférait l'opportunité d'assouvir ses désirs d'agression. Elle vous avait donc narré en détail le petit différent qui les avait opposées. Elle attendait un document de sa part depuis plus d'une semaine et avait pris plaisir à exposer les conséquences nécessairement désastreuses du délai imprévu. Son visage s'était fermé et elle n'avait plus osé intervenir dans la réunion. Votre collègue insistait en riant sur de nombreux détails comportementaux, la voix qui baissait, le bredouillement, le regard fuyant, et la surprise des autres participants assistant à la joute verbale, polie, sans propos déplacés, exclusivement professionnelle, mais emprunte d'une agressivité qui techniquement ne se justifiait pas, chacun ayant conscience des enjeux objectivement anecdotiques du différent, et chacun devinant les ressorts personnels motivant la fermeté affichée par l'une et l'autre, bien que jamais exprimés verbalement. Votre collègue jubilait en vous expliquant la manière dont l'animateur était intervenu par un « bon, heuu, je vous propose de passer désormais au point suivant de l'ordre du jour, je pense que tout le monde sera d'accord avec moi ?? », provoquant quelques rires dans l'assemblée. De votre côté, vous la trouviez excessive dans ses emportements, et vous le lui disiez, mais sans pouvoir lutter contre la fascination qui vous gagnait dans le même mouvement pour sa facilité à s'affirmer, pour sa spontanéité, sa capacité à agir selon ses humeurs, à assumer le conflit, et à négliger les conséquences, que de toutes façons elle saurait gérer, l'aisance avec laquelle elle nouait des relations lui assurant les appuis et les soutiens

nécessaires, à tel point qu'il vous semblait qu'elle ne pouvait jamais douter d'elle-même ni de son bon droit. Jamais encore vous ne l'aviez entendu s'excuser ni regretter une de ses actions. Cette force de caractère exerçait sur vous une séduction forte, vous dont vous saviez qu'elle vous faisait partiellement défaut. Vos manières à vous de conduire vos relations professionnelles se situaient sur le spectre opposé. Vous saviez aussi vous montrer ferme sur les objectifs, mais toujours dans la recherche du compromis et à l'écoute des points de vue opposés. Jamais personne ne vous agressait professionnellement comme cela arrivait avec votre collègue, car on appréciait votre sens du consensus et de la négociation. Vous obteniez avec ces manières de procéder autant de résultats, si ce n'est davantage qu'elle, et vous aviez acquis une bonne reconnaissance professionnelle dans votre entourage. Elle vous reprochait toutefois ces façons de louvoyer tout en reconnaissant vos qualités. Un jour elle vous avait affirmé « qu'il fallait des gens comme elle et des gens comme vous dans une société ».

Ses qualités professionnelles n'étaient pour autant pas ce à quoi vous étiez sensibles même si vous les mettiez en valeur pour la complimenter, n'osant pas vous aventurer sur des terrains plus personnels, moins neutres et moins ambigus. Jamais ainsi vous ne lui aviez relevé sa beauté ou son charme, alors que l'envie vous en taraudait souvent, dans un désir de vous lancer, d'y aller, de vous jeter à l'eau, mais votre timidité, votre manque d'assurance, votre manque de courage aussi, et surtout vos rapports déséquilibrés en sa faveur, votre pessimisme quant à l'idée que vos sentiments pourraient être ne serait-ce qu'un peu partagés, vous retenaient. Vous ne trouviez jamais l'opportunité, ce n'était jamais le bon moment, et inconsciemment vous vous en remettiez entièrement à elle, c'était à elle en somme de vous envoyer un signe clair et explicite, de vous signaler qu'elle attendait un geste de vous, qu'elle n'attendait que vous, qu'elle désirait ardemment que vous passiez à l'action, et bien sûr, ces signes ne venaient jamais, et alors vous pensiez qu'au moins vous n'aviez pas mis votre relation en péril, vous vous consoliez du statut quo préservant l'espoir, mais, torturé par votre amour pour elle, vous réfléchissiez ensuite sans fin sur comment agir, vous élaboriez en pensée mille stratégies, jamais suivies d'effet, votre détermination si solide une fois seul à seul avec vous-même s'évaporant instantanément en sa présence, lorsque vous ressentiez le fossé immense entre votre passion, la violence de vos émotions auxquelles vous donniez libre court en pensée, et la réalité prosaïque telle qu'elle se présentait alors à vous, beaucoup plus plate, contrainte, limitée, exigüe, rationnelle, où rien d'autre ne semblait possible que de discuter gentiment avec elle, et jamais vous n'aviez pu renverser la table, chercher à prendre ce que vous désiriez pourtant le plus au monde, mais dont vous sentiez qu'il ne pourrait jamais vous appartenir, et la peur du refus, la peur du rejet, la peur de vivre en retour de vos faibles tentatives une réaction banale, imparfaite, manquée, inachevée, tristement terre-à-terre, et en rien à la hauteur de votre investissement émotionnel, de votre amour illimité, vous faisait choisir de ne pas choisir, vous faisait préférer maintenir l'équilibre actuel, bien qu'insatisfaisant, frustrant et douloureux pour vous. Vous aviez pu toutefois la complimenter à l'occasion sur ses tenues, dont vous appréciez l'élégance et la simplicité. Elle en possédait une variété invraisemblable, si bien qu'il vous semblait que jamais elle ne s'habillait de la même façon d'un jour sur l'autre. Quand vous lui aviez déclaré aimer tel haut ou telle paire de chaussures, elle avait toujours accueilli vos remarques avec bienveillance, le regard affectueux, et feignait la surprise par un « ooh c'est gentil ça », qui vous allait droit au cœur. Mais lui dire qu'elle était belle, ou même simplement que ce qu'elle portait lui allait bien, se situait très au-dessus de vos forces. Si bien que vos rapports conservaient tous les signes extérieurs d'une relation amicale proche, ce qui au moins vous laissait le loisir de profiter d'elle très souvent, de vibrer

secrètement, de l'admirer sans retenue, de parfois vous coller à elle par fausse inadvertance, de rechercher la lueur dans ses yeux, et de reporter à plus tard le jour où tout basculerait, ce jour sans cesse repoussé, mais dont la perspective n'était pas anéantie puisque rien n'était encore survenu, et tout ce temps gagné était du temps de présence à elle à vos côtés de gagné. Sa force, sa vigueur, sa confiance et son agressivité enveloppées dans des manières policées, une grande chaleur humaine, un humour constant, son absence de toute prétention, de tout snobisme, se montrant accessible à tous et respectueuse de personnalités très diverses, du moins tant qu'on ne lui barrait son chemin, ne prétendant en rien appartenir à une quelconque élite sociale mais ne se laissant pas asservir pour autant, à la fois fière et humble, à la fois directe et affable, à la fois solide et prévenante, vous séduisaient en rencontrant par ces attitudes paradoxales en apparence aussi bien vos valeurs humanistes que votre désir de puissance et d'affirmation motivé par l'image de faiblesse que vous vous attribuiez. Elle était à vos yeux la synthèse magnifiquement réussie du masculin et du féminin dans un corps de femme assumé comme tel et mis en valeur comme tel. Vous vous demandiez parfois comment vous aviez pu parvenir à nouer une relation forte avec une femme comme elle, vous qui vous reprochiez votre insipidité, votre timidité, votre mollesse, jusqu'à ce que vous réalisiez que l'opposition de vos caractères en constituait le ressort principal, votre calme, votre maîtrise de vous-même, et vos capacités d'écoute canalisant son énergie débordante, apaisant ses tensions et ses angoisses, et c'est ainsi que chacun trouvait son compte dans cette relation, vous qui pompiez chez elle de l'énergie, du désir, de l'action, du mouvement, et elle qui prenait chez vous du recul, trouvait une oreille attentive lui permettant de se vider de son quotidien, trouvant avec vous le repos dont elle manquait souvent. Vous étiez son anxiolytique et elle était votre antidépresseur. Par ailleurs, et vous le saviez, elle aimait votre regard amoureux posé sur elle, du moins tant qu'il savait se montrer discret et pas trop envahissant, et elle aimait trouver ainsi tout prêt à disposition permanente un homme qui la ferait sentir femme, et jouissait de ce sentiment de victoire assuré, renouvelé à l'envie, d'autant que vous n'étiez pas dénué de charmes malgré vos attitudes en retrait, et le plaisir physique partagé cimentait tout autant vos rapports que l'opposition de vos caractères.

C'était donc tout à la fois choqué et fasciné que vous l'écoutiez, le sourire aux lèvres et votre regard ne se détachant pas d'elle, observant les mouvements amples accompagnant ses propos. Vous vous teniez face à face très proches l'un de l'autre si bien que vos bras se touchaient parfois, avec pour effet de vous saisir instantanément. Elle possédait un corps menu et ne dépassait pas le mètre cinquante cinq. Son visage ciselé et très typé, ses origines magrébines se devinant au premier coup d'œil, était d'une grande beauté. Vous appréciez en premier lieu ses lèvres charnues et son grand sourire qui laissait apparaître deux dents de devant proéminentes, derrières lesquels sa langue venait souvent se coller, l'extrémité dépassant légèrement, par défaut de rééducation sans doute lorsqu'elle était encore enfant. Elle rabattait souvent ses cheveux noirs mi longs derrière ses oreilles, d'un geste mécanique, dégageant ainsi son visage rayonnant et affable. Son corps fin, presque maigre, mettait en valeur sa petite poitrine. Elle était si petite qu'elle vous faisait penser à une poupée d'enfant aux proportions parfaites. Il vous était parfois venu à l'esprit que ce corps frêle avait modelé son caractère très affirmé, comme moyen de rééquilibrer sa personne, par réaction à des attitudes dominatrices qu'elle avait du rencontrer. Quelques fois, vous empruntiez ensemble un ascenseur bondé, elle disparaissait alors de votre vue, vous semblait menacer d'écrasement, une forêt de têtes faisant obstacle entre vous, et vous réalisiez que seule une voix ferme, forte, pleine de détermination, pouvait inciter des inconnus inattentifs et incivils à faire attention à elle.

Finalement, le collègue que vous attendiez arriva et vous aviez pris le chemin ensemble en direction du café. Miraculeusement, vous vous étiez retrouvé placé entre eux deux, et sur le trottoir étroit vous vous teniez très resserrés. Vous jouiez ainsi du contact de vos épaules, et vous saviez que ce jeu était partagé, même si pour elle ce plaisir devait probablement rester léger, anecdotique, et ne pas dépasser le cadre du flirt inconséquent, quand pour vous il raisonnait de tout votre amour et de tous vos sentiments pour elle. Une fois installé au café, la discussion s'était orientée sur vos projets professionnels. Une opportunité s'était présentée à vous quelques semaines auparavant, et vous en aviez fait état. Un chef d'équipe vous avait approché et vous avait proposé un poste libéré par un départ en retraite. Le poste en question, sans représenter une grande progression de carrière, possédait à vos yeux beaucoup d'attraits car il facilitait la réorientation professionnelle que vous désiriez vers un métier à plus forte expertise. Toutefois, vous hésitez, et vous réservez encore votre réponse. Deux raisons principales motivaient votre retenue. D'une part, votre état psychologique était affecté par vos sentiments. Vous souffriez souvent de vague à l'âme, et votre esprit s'évadait parfois face à votre ordinateur, si bien que la qualité de votre travail s'en ressentait. Or ce nouveau poste allait nécessiter beaucoup de concentration et un investissement important pour en acquérir les rudiments. Le moment ne semblait pas le mieux choisi. D'autre part, il vous éloignerait de votre collègue, qui ne ferait dès lors plus partie de la même direction que vous. Et vous n'aviez pas encore renoncé à elle. Sans doute une mobilité vous permettrait elle de réaliser enfin ce deuil inévitable, dont vous sentiez bien qu'il constituait la seule solution à votre fébrilité actuelle, mais dont vous ne vous sentiez pas encore capable. Ces deux motifs ne pouvaient bien sûr pas être exposés à vos collègues avec qui vous trinquiez. Il vous avait donc fallu inventer quelques excuses qui ne convainquirent personne. Vos deux collègues avaient pensé que vous manquiez de courage et que seule la peur du changement et de l'inconnu vous retenait dans votre poste actuel que vous occupiez depuis de nombreuses années, dont vous connaissiez tous les détails, où vous étiez apprécié mais qui ne vous apportait plus, et que vous exerciez de manière routinière, ne cachant pas votre lassitude et votre ennui. Vos collègues cherchèrent alors à vous rassurer sur vos capacités, vous expliquèrent que vous y retrouveriez la motivation perdue, et qu'ils ne doutaient pas de votre succès. Votre collègue ajouta qu'elle-même désirait changer de poste et s'ouvrir à de nouveaux horizons, que l'ennui la guettait souvent, qu'elle ne manquait plus une pause quand l'occasion s'en présentait, et d'ailleurs qu'elle enchaînait café sur café avec vous en ce moment, d'autant que vous aviez l'air fatigué et avoir besoin de vous aérer l'esprit, ce qui pouvait se comprendre compte tenu de vos soucis familiaux.

Cette dernière remarque vous avait glacée le sang. Vous aviez pris brutalement conscience de ses réelles motivations à se détendre avec vous. Une profonde tristesse s'abattit sur vous, alors que depuis quelques jours vous vous berciez du plaisir de la compagnie de celle qui hantait vos nuits. Vous aviez cru ... vous aviez espéré ... mais non ... elle ne recherchait pas votre présence. Ces rendez-vous n'en étaient pas pour elle. Le flirt n'était pas l'objet de sa présence. Peut-être ne soupçonnait elle même pas que vous l'invitiez pour la voir et non pour se détendre au milieu d'une journée chargée de travail. Elle n'avait accepté que par défaut. Votre seul mérite avait été de lui offrir la possibilité de s'évader quelques instants du bureau, et seul ce point lui avait importé, non vos charmes. Vous voilà obligé de reconsidérer les journées passées sous un autre angle, et le fragile édifice que vous édifiez pour parvenir jusqu'à son cœur venait une nouvelle fois de ployer et de s'effondrer. Elle n'avait rien compris ! Elle ne voyait donc pas ... Elle ne réalisait donc pas ... Ou bien

faisait elle semblant ? Etaient-ce la pitié et l'ennui qui la poussaient à vous parler?

Vous vous sentiez coupables de provoquer ces rapports, en entrant dans son bureau avec une mine de chien battu, ayant l'air de venir faire la quête, la quête d'un café agrémenté d'un sourire ou deux, au lieu de la séduire et de susciter l'envie. Vouliez-vous lui plaire ou l'apitoyer ? Face à elle, vous ne saviez garder votre maîtrise. Vous ne supportiez pas un refus, une attention distraite, c'était comme si elle rejetait votre personne en bloc, vous renvoyant d'où vous reveniez, dans votre morne vie dénuée d'intérêt que vous méritiez. Il en fallait très peu pour qu'elle ne vous blesse et elle avait du le remarquer. Bien sûr qu'elle l'avait remarquée, puisque les quelques fois où elle avait décliné vos invitations qui survenaient à des moments inopportuns pour elle, votre déception était si forte qu'elle devait se lire clairement sur votre visage. Et puis vous ne pouviez vous retenir d'insister, allant jusqu' à négocier la durée de la pause pour la faire céder et renouvelant votre proposition tant que la réponse ne vous satisfaisait pas, à la manière d'un enfant qui obtient de ses parents ce qu'il veut à l'usure, en éprouvant leur patience. Etiez-vous un homme ? Comment pourriez-vous lui plaire ainsi ? Comment ne pourrait-elle pas éprouver pour vous une sorte de compassion condescendante? Ce soir au café, elle venait simplement de l'exprimer verbalement.

Vous n'auriez pas du vous laisser surprendre. Il était si facile de le comprendre. Lorsque vous rentrez chez vous une fois l'apéritif terminé, vous vous sentez au fond du trou, vous avez envie de vous enfermer dans une boîte minuscule pour ne plus jamais en sortir, vous vous sentez poisseux et ridicule, semblable à un pantin baladé par des vents contraires, et la frustration vous envahit au point que vous ne tenez plus en place. Bien sûr, ce n'était pas la première fois. Bien sûr, vous vous attendiez à un dénouement de cette nature, et il ne constituait en rien une surprise, seules les modalités vous étaient alors inconnues, vous saviez que la déception ne tarderait pas à se présenter, même si vous en ignoriez la forme. Mais vous ne vous protégez pas, et vous le saviez. Vous n'aviez pas agi avec elle, vous n'étiez jamais réellement parti à sa conquête, et vous doutiez toujours que rien ne soit vraiment possible, ce doute vous obsédait, et vous ne vouliez pas, vous ne pouviez pas, renoncer à elle. Si elle n'était pas amoureuse, c'était peut-être parce que vous vous y étiez mal pris, que vous n'aviez pas eu le bon comportement, que vous aviez laissé filer les occasions au moment où elles s'étaient présentées, et que demain, avec un peu plus d'audace, avec un peu plus de perspicacité, avec un peu plus de confiance dans les contacts physiques, avec un peu plus de séduction et de charmes dans vos propos, avec quelques taquineries judicieuses qui lui arracheraient quelques rires, vous éveillerez peut-être son intérêt, et la somme de tous vos efforts passés trouveraient alors peut-être la récompense tant recherchée. Mais pour l'instant il vous fallait digérer le coup de massue qui avait anéantie les espoirs ravivés par vos têtes à têtes où vous aviez cru décelé une attirance de sa part, une volonté de vous séduire et de vous amener à elle.

Vous tournez en rond dans votre appartement sans pouvoir vous assoir, vous cherchez un moyen d'évacuer vos pensées qui vous occupent l'esprit, vous retournez encore et encore les événements de la journée, à la recherche de nouveaux indices, d'explications, d'éléments qui éclaireraient enfin le sens de cette relation, vous donneraient accès au savoir, vous donneraient accès à ses pensées intimes et les plus secrètes, vous donneraient la clé tant désirée pour vous dégager de cette situation bloquée, et, sans oser le croire possible, vous donneraient les moyens de réaliser vos désirs violents insatisfaits. Vous n'en pouvez plus, vous êtes à bout, et vous voulez désormais mettre fin à cette souffrance, et l'envie de vous déclarer vous reprend, non pour la conquérir, mais pour savoir, pour comprendre ce que vous représentiez pour elle, et si oui ou non, vous lui plaisiez, un peu, ne serait-ce

qu'un peu, même si vous ne doutiez pas qu'elle ne soit pas amoureuse, mais sinon comment expliquer ces contacts physiques et répétés qu'elle semblait apprécier, comment expliquer que seul avec elle, sa voix se faisait plus douce et plus enveloppante, comment expliquer que lorsque vous tentiez de tourner les talons et limiter les fois où vous vous voyiez après une déception trop forte, elle venait alors à vous, trouvait des prétextes professionnels pour vous retrouver, et déployait beaucoup d'énergie à renouer avec vous ? Et pourtant lorsque votre regard éperdu d'amour s'attardait un peu trop sur elle, elle s'en montrait gênée, fuyait votre regard, et vous délaissait pour d'autres collègues. Elle semblait à la fois intéressée par vous et vous rejeter en même temps. Vous vous y perdiez, vous ne compreniez plus, coincé entre une attirance que vous sembliez distinguer et qui maintenait durablement votre flamme et l'impossibilité de nouer avec elle la moindre relation sentimentale.

Seul chez vous face à vous-même, il vous semblait alors que seule une déclaration en bonne et due forme mettrait fin à ces ambiguïtés, et vous y rêviez longuement tout en sachant pertinemment que jamais vous ne la lui prononceriez, car vous deviniez quelle serait sa réaction, une réaction d'esquive toute en délicatesse, où elle chercherait à vous blesser le moins possible par correction et par affection pour vous, tout en niant que quoique ce soit ait pu l'animer de son côté, et ne s'épanchant surtout pas auprès de vous, préférant s'en tenir au strict minimum, et revenant aussi vite que possible à une discussion plus légère et moins engageante. Cela faisait si longtemps que vous projetiez d'avoir une discussion véritable avec elle, que vous hésitiez, tergiversiez, renonciez, vous convainquiez du non sens à le faire, décidiez de prendre sur vous, vous raisonnez en constatant l'absurdité qu'il y aurait à s'épancher sur elle à propos de vous, en mesurant que vous n'aviez en fait rien à lui proposer, rien à lui dire dans le fond si ce n'est votre manque d'elle, que vous n'aviez pas même l'espoir que de cette discussion il pourrait en sortir autre chose que de la gêne, que vous vous disiez qu'elle n'avait pas le pouvoir de vous sauver de vos sentiments même s'ils étaient dirigés vers elle, que vous interdisiez par ailleurs de mettre sur ses épaules le poids de ce qui ne venait que de vous et de vous seul, que vous étiez alors heureux dès le lendemain de ne pas avoir eu cette discussion fatale avec elle, et d'avoir ainsi conservé avec elle une relation légère, trouvant alors la satisfaction de ne pas avoir brisé les liens entre vous, même s'ils restaient peu profonds, insuffisants de votre point de vue, mais jouissant alors de pouvoir ainsi continuer à la fréquenter comme tout autre collègue, heureux de ne pas vous être compromis, de pouvoir faire semblant de rien, même si vous doutiez qu'elle en soit véritablement dupe, de continuer de bénéficier de sa sympathie, de conserver la liberté d'entrer dans son bureau à l'improviste, comme si cela n'avait pas plus d'importance pour vous que de la saluer comme une collègue agréable et que vous appréciez, de conserver ainsi la liberté de lui jeter chaque jour de travail ce salut faussement anodin et de la questionner sur les derniers événements de sa vie pour le plaisir de la voir vous parler et de jouir alors de ce bonheur invraisemblable de la sentir avec vous et vous seul, continuant ainsi jour après jour, dans l'espoir de trouver miraculeusement dans votre relation avec elle ce point d'équilibre illusoire, qui vous permettrait de ne pas renoncer à sa sympathie et son amitié, mais sans exiger d'elle plus qu'elle ne pouvait vous accorder, espérant trouver en vous la force qui vous manquait, espérant qu'avec la santé retrouvée de votre femme la force de votre relation avec elle qui se fortifie viendrait contrebalancer jusqu'à éteindre finalement la puissance et la déraison de ce que vous éprouviez pour elle.

Vous saviez pour l'avoir si souvent envisagé, pour l'avoir si souvent fantasmé, que vous ne pourriez

pas lui parler, lui exprimer tout ce que vous aviez à lui dire de vive voix, et que même si vous vous lanciez, la volonté et le courage viendraient à vous manquer au moment de lui exprimer non pas une simple attirance ou une simple séduction à son égard, mais bien toute la puissance du sentiment amoureux qui vous animait, et que face à sa répartie, sa joie de vivre, son parler libre et débridé, votre propre parole viendrait se perdre et se noyer, qu'elle saurait vous détourner de cette discussion inutile en évitant qu'elle ne s'éternise et ne devienne trop embarrassante, et que votre volonté se dissoudrait dans l'espoir chimérique de conserver la qualité de votre relation actuelle, et dans l'espoir encore plus chimérique de lui plaire un jour, et de trouver ces chemins de traverse qui auraient pus me mener jusqu'à son cœur, chemins que vous saviez depuis longtemps inexistants, que vous aviez cherché pourtant, et sans relâche, et dont vous saviez que vous n'auriez même pas été heureux de trouver, car si vos sentiments exigeaient de vous de lui plaire, votre raison savait bien que s'ils avaient pu vaincre ses résistances, vous n'en auriez pas été plus avancé, car enfin que vouliez vous d'elle ? Vous étiez incapable de le dire, car vous n'aviez aucune envie de renoncer à votre famille, aucune envie de renoncer ni à votre femme ni à votre fille, aucune envie de nuire à sa propre vie sentimentale, aucune envie de nuire à ses projets de vie, mais au moins auriez vous eu la sensation de la sentir à vous quelques instants, avant que la réalité ne se rappelle à vous et ne vous impose son lot de contingences.

Encore une fois, ce soir, chez vous, vous aviez songé à lui parler « pour en finir », vous aviez cherché les mots, et compris de nouveau qu'une déclaration ne vous sauverait pas et vous accablerait tous deux, si bien que vous en veniez, comme par le passé, à un début de renoncement qui bien sûr ne durerait pas, mais qui apaiserait votre douleur actuelle et là était l'urgence. Si l'amour ne semblait pas possible entre vous, au moins devriez-vous apprécier la qualité de votre relation et jouir de ce qu'elle vous offrait. Il ne tenait qu'à vous-même de vous en contenter et de ne pas projeter sur elle des sentiments amoureux qui ne trouvaient pas d'échos. Vous preniez ainsi la résolution de ne plus ambitionner de futur avec elle et de ne prendre que ce qu'elle voulait bien vous donner. Si vous réussissiez à trouver votre équilibre ainsi, au moins la compteriez vous toujours parmi vos relations, et cette perspective sonnait bien plus agréablement dans votre esprit que de vous éloigner définitivement d'elle, car vous saviez que nous n'y trouveriez qu'un manque persistant que rien ne viendrait combler et qui donc ne s'effacerait pas. Vous continueriez de l'aimer à distance. Au moins au bureau vous procurerait elle toujours le plaisir d'entrer à l'improviste sur un coup de tête, prenant une chaise en face de vous et vous parlant sans discontinuer, vous démontrant ainsi sa sympathie et son plaisir simple à vous parler. Elle serait toujours là, et vous la verriez ainsi, jambes croisées habillées de bas et de talons, jupe courte et serrée, s'adresser à vous comme à un roi, car il n'y a qu'avec vous-même qu'elle prenait ainsi aussi librement son temps. Vous jouiriez de ses milles anecdotes qui révélaient chez elle une connaissance profonde de la nature humaine et à laquelle vous vouliez accéder par son biais.

La nuit, bien qu'agitée, vous apporta une forme d'apaisement. Un début d'acceptation, peut-être, favorisé par votre sommeil et vos rêves, si bien que vous vous sentiez plus léger. Il était clair qu'elle ne partageait vos sentiments. Vous aviez toutes vos réponses. Il vous semblait enfin voir clair dans votre relation avec elle. Tout devenait limpide. Elle avait de l'empathie de vous, elle vous aimait bien, sans être amoureuse. Ce qui vous avait dérouté si souvent, ces petits moments de séduction où vous aviez bien perçu qu'il se passait quelque chose, et pas de manière unilatérale, n'étaient liés qu'au plaisir de l'instant. Oui sans doute ne vous trouvait elle pas déplaisant physiquement, si bien qu'elle

pouvait parfois amorcer un très léger flirt, mais il n'y avait rien à en attendre d'autre. Terminé les questions et les tortures d'esprit, vous aviez le sentiment de comprendre enfin la situation. Qui sait si vous cesseriez miraculeusement de vous poser mille et mille questions chaque jour. Une lumière crue vous avait exposé la vérité brute. Elle avait été douloureuse à observer, mais c'était fait. La lutte prenait fin, vous alliez pouvoir passer à autre chose. Une page allait peut-être se tourner. On ne vous y reprendrait plus. Bien sûr vous ne lui diriez rien. Vous ne lui deviez rien. Vous pourriez continuer de la fréquenter en amie puisque désormais tout était clair, et que l'espoir anéanti ne pourrait plus distiller insidieusement son poison lent qui vous dévorait sans vous tuer depuis la nuit des temps. Un poids semblait tomber.

Ce matin là, en buvant chez vous votre café alors que votre femme était déjà sortie amener votre fille à l'école, avait tous les attraits d'une renaissance. Vous aviez envi d'être heureux. Les turpitudes qui hier soir encore vous accablaient paraissaient vaincues. Elles vous paraissaient irréelles même maintenant qu'elles s'éloignaient. Comment aviez vous pu vous mettre dans ces états là ? Ce ne serait pas si grave si en plus elle ne vous faisait manquer votre fille que vous laissiez pousser comme une herbe folle, avec un père affectivement absent, mais par miracle avec une mère attentive qui compensait toutes vos négligences, si bien que leur relation était devenue extrêmement proche et forte, l'une et l'autre trouvant le recours en elles à votre perdition et à votre abandon. Elles avaient réussi à se construire autrement, et même si vous deveniez une sorte d'électron libre détaché d'elles, vous vous rassuriez du fait qu'elles aient su se protéger de vous et de votre inconséquence. Vous vous souveniez pourtant de votre fille alors bébé, combien vous étiez impatient de la retrouver le soir, de jouer avec elle, d'admirer ses progrès, de lui donner les soins dont elle avait besoin, et de la câliner pour votre plus grand plaisir. Vous l'aviez aimé et vous l'aimiez toujours, mais votre esprit n'était plus disponible pour elle, ni pour votre femme, si bien que vous ne leur accordiez que le minimum, réussissant toutefois à sauver vos relations, à éviter que la fracture ne soit irrémédiable, et remettant à des jours meilleurs le moment où vous reprendriez le fil avec elles. Vous temporisiez en tout dans l'attente que vos sentiments ne se fassent moins obsédant et vous accordent enfin le loisir de reprendre votre vie là où vous l'aviez laissée en rencontrant votre collègue.

Ce matin, face à votre café, il vous semblait que le moment était venu. Vous projetiez de partager un jeu avec votre fille ce soir en rentrant, peut-être un Monopoly ou un jeu de sept familles. Vous partiez donc l'esprit libéré au bureau, malgré la mauvaise nuit qui avait marqué votre visage. Vos cernes et vos yeux légèrement gonflés et rougis trahissaient vos soucis, mais c'était de bonne humeur que vous commenciez cette journée.